

Les gardiens de la clé

Développer l'enseignement au 21^e siècle



Par **Skid Crease**

Traduit par **Anthony Labrecque Robillard**

Quand je pense au rôle de l'éducation pour le développement au 21^e siècle, une histoire me vient en tête. Cette histoire, qu'on m'a contée il y a quelques années, relate l'expérience d'un jeune homme provenant d'un pays développé et qui a vécu dans un pays en voie de développement :

« Je travaillais en Afrique de l'Ouest sur un projet de recherche gouvernemental qui s'intéressait à de nouvelles variétés de grains pour les besoins agricoles africains. Grâce au financement international, nous avons reçu des montants colossaux, et un magnifique complexe fut bâti pour notre équipe. Nos logements, notre cafétéria et notre laboratoire étaient des

installations dernier cri. Malgré ce luxe, nous devions tout de même marcher jusqu'à un puits pour nous approvisionner en eau.

Ce puits est ce qui nous a marqués le plus. Il y en avait deux dans la région. Le nôtre, dont la qualité de l'eau était excellente, se trouvait sur le terrain du complexe et avait été creusé pour notre usage personnel par le gouvernement local. Le puits du village se situait sept kilomètres plus loin et l'eau était sale. De plus, notre puits était verrouillé pour empêcher les habitants du village de l'utiliser.

Chaque matin, une personne différente se rendait au puits munie de la clé du verrou. Rien au monde n'aurait pu me préparer à ce que je vivrais lors de mon premier voyage au puits.

Ce matin-là, lorsque je suis sorti de l'enceinte, nos récipients d'eau sous les bras, il n'y avait âme qui vive dans les environs. Une fois le puits déverrouillé, j'ai ouvert le couvercle doucement. Je n'avais même pas rempli le premier récipient, que déjà une douzaine de villageois attendaient en silence derrière moi, leur cruche sur la tête. On aurait pu entendre une mouche voler. Lorsque j'eus rempli le dernier contenant, je remarquai que la file, composée de femmes et d'enfants, avait considérablement grossi. Je me suis écarté pour regarder le lever du soleil. Alors que les villageois puisaient leur propre eau, je savais pertinemment que je devrais bientôt refermer le puits et envoyer le reste de la file dans un long périple vers de l'eau souillée.

Une heure plus tard, je suis revenu pour verrouiller le puits. Mon regard et celui de la femme en tête de ligne se sont croisés. Puis, sans aucune protestation ni rancune, les villageois ont entamé leur voyage vers l'autre puits.

Notre projet de recherche a duré huit mois, et chaque jour, c'était du pareil au même. Bien que ces événements se soient déroulés il y a sept ans, je peux toujours sentir le poids de la clé du puits. »

Dans cette histoire très simple, nous retrouvons une métaphore de l'état du développement humain dans le monde. Idéalement, tout le monde aurait accès à de l'eau potable, mais en réalité, les biens et services ne sont pas distribués également entre tous les citoyens de notre planète. Les pays industrialisés de l'hémisphère Nord comptent pour environ 20 % de la population mondiale et ils utilisent 80 % des ressources mondiales, alors que les pays de l'hémisphère Sud, qui comptent pour 80 % de la population mondiale, reçoivent les restes. Séparer le monde de cette façon, c'est généraliser. Le manque

d'eau et de nourriture, la piètre qualité des soins de santé et l'accès difficile à l'éducation ou à un emploi valorisant ne sont pas des réalités propres aux pays en développement. Nombre d'habitants, tant dans les pays du Nord que dans ceux du Sud, attendent d'avoir accès au puits. Cette distinction entre les nantis et les non-nantis ainsi que les besoins primaires et les désirs des humains forment les bases de l'éducation pour le développement.

En Occident, cette éducation a longtemps été l'étude des problèmes du tiers-monde, que nous croyions pouvoir régler avec nos technologies. En tant qu'habitants de pays industrialisés, nous jugions que la majorité des gens dans le monde n'avaient pas de bonnes qualités de vie. Ainsi, l'éducation pour le

développement consistait à se questionner sur la manière d'améliorer cette qualité de vie pour la rapprocher de la nôtre.

Dès le début du 21^e siècle, nous avons cependant compris que tout était relié : les problèmes

d'eau, de nourriture, de santé, d'éducation et de richesse. Nous avons élargi nos horizons pour regarder ce qui se passait dans notre propre cour et nous avons réalisé que nous étions tous en aval de ce qui se passait sur la planète. Finalement, nous avons reconnu que le développement, qu'il soit local ou mondial, a des répercussions sur l'environnement et sur l'économie. Celles-ci sont la source des problèmes environnementaux nuisant à la santé et au bien-être de toutes les communautés.

De nos jours, l'éducation pour le développement cherche surtout à comprendre la relation entre les enjeux environnementaux et les humains. L'environnement représente tout ce qui nous entoure; nous interagissons avec elle chaque jour. À la base, ces interactions sont environnementales, puis elles deviennent les fondements à partir desquels les communautés humaines constituent des sociétés, extraient des ressources, échangent des biens et services et éliminent des déchets. Une communauté durable grandit et se développe au sein de l'environnement qui l'entoure, et en abuser n'engendre que des conséquences désastreuses.

Dès le début du 21^e siècle, nous avons cependant compris que tout était relié : les problèmes d'eau, de nourriture, de santé, d'éducation et de richesse, et nous avons élargi nos horizons pour regarder ce qui se passait dans notre propre cour.

Puisque nous connaissons la portée de ces conséquences, l'éducation pour le développement doit se concentrer sur cette question : jusqu'à quel point une communauté peut-elle vivre sans que la Terre en ressente les effets? Imaginez à quelle vitesse l'état de la planète serait modifié si tout le monde consommait comme un Nord-Américain. Dans *L'état du monde 1995*, des chercheurs du Worldwatch Institute ont souligné que l'Europe, l'Amérique du Nord et le Japon, au moment de leur industrialisation au 20^e siècle, comptaient environ 630 millions d'habitants. La Chine a maintenant atteint leur stade de développement avec une population de 1,35 milliard.

Les auteurs du rapport ont donc conclu : « Nous n'avons aucun critère sur lequel nous baser pour évaluer les conséquences d'une telle population sur les ressources de la planète, car nous n'avons jamais vu la consommation s'élever si rapidement. »



Si nous nous basons sur les habitudes de consommation actuelles des pays du Nord pour modéliser le développement mondial, la situation deviendra insoutenable. Par ailleurs, si nous maintenons nos habitudes, le résultat sera le même. Malgré l'augmentation constante de la population sur notre petite planète, nous continuons aveuglément de ronger les couches arables, de vider les aquifères, d'appauvrir la couche d'ozone, d'évacuer des produits chimiques dangereux dans l'atmosphère, de réduire la biodiversité et d'augmenter l'écart entre les riches et les pauvres. Si cela fait état des actions de six milliards de personnes en 1999, extrapolez la situation en 2050, alors que la population mondiale devrait se chiffrer à dix milliards de personnes.

Les enseignants en éducation pour le développement, conscients de ces scénarios

désastreux, s'intéressent maintenant à l'étude des conséquences environnementales et économiques de l'extraction des ressources, de leur distribution et de leur consommation. Ils veulent également comprendre les limites de la croissance ainsi que les inégalités de la distribution des ressources, afin de trouver et de proposer des solutions pour améliorer les effets négatifs de nos pratiques courantes.

La prise de conscience des limites de la croissance est ce qui a mené au rapport Brundtland de 1987, intitulé *Notre avenir à tous*, par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de

l'Organisation des Nations unies. C'est ce rapport qui a répandu le terme « développement durable ». Par la suite, l'éducation pour le développement est devenue l'éducation pour le développement durable, ou éducation durable, grâce à l'influence d'UNESCO.

Malheureusement, le terme « durable » était à double tranchant : les écologistes le décrivaient comme « vivre en ses propres limites », et les grandes entreprises le décrivaient comme « la routine habituelle ».

Le danger de la mésinterprétation de ce terme a été mis en évidence lors des sommets sur les changements climatiques de Kyoto et de Buenos Aires alors que les dirigeants des grandes entreprises ont interprété le mot « durable » comme le fait de continuer d'augmenter exponentiellement la croissance économique. Les nations en voie de développement et les pays d'Europe rageaient devant la lenteur de l'Amérique du Nord et du Japon, deux puissances industrialisées et grandes consommatrices de pétrole, à agir pour contrer les émissions de gaz à effets de serre. Alors que des scientifiques de partout

expliquaient que les activités humaines détruisent l'environnement, la volonté politique cédait plutôt au lobby de l'économie industrielle, supportée par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international (FMI).

Négligé par les sommets internationaux, un des objectifs centraux de l'éducation pour le développement est d'implanter une distribution équitable des ressources au sein d'une nouvelle structure économique dont les principes diffèrent grandement des modèles actuels de la Banque mondiale et du FMI. Nous avons assez d'information pour agir dès maintenant dans le but d'éliminer les inégalités économiques et d'arrêter la destruction de l'environnement. Par contre, nous continuons sur la route de la mondialisation transnationale régie par un système économique de libre marché. Ce modèle économique, axé sur la consommation, est complètement déconnecté de la réalité environnementale de la planète.

Heureusement, d'autres modèles ont déjà été proposés, étonnamment par la Banque mondiale elle-même. En 1990, les économistes Herman Daly et John Cobb, de la Banque mondiale, ont créé l'indice de bien-être durable (IBED), qui prend en compte la diminution des ressources, la pollution et les coûts de santé dans l'indicateur économique lacunaire qu'est le produit intérieur brut (PIB). Cependant, la Banque mondiale a conservé l'indicateur du PIB, car elle sait très bien que chaque fois qu'une catastrophe sociale ou environnementale se produit, le PIB augmente. Une autre solution de rechange au produit intérieur brut est l'indice de développement social (IDS), proposé par l'économiste Hazel Henderson. Cet indice réunit des indicateurs de qualité de vie comme le ratio des dépenses militaires comparativement aux dépenses publiques, le ratio de réserves de ressources naturelles comparativement à la diminution de ces ressources et à la pollution. Il calcule également l'efficacité de l'énergie et l'écart entre les riches et les pauvres. Ce modèle peut révéler ce que les autres indicateurs économiques ne peuvent pas : les conséquences sociales et environnementales des activités économiques. En d'autres mots, il dévoile si notre développement est aussi durable que nous le croyons.

L'éducation pour le développement est l'étude de tous ces enjeux et solutions, relativement à

l'économie mondiale, à la santé de l'environnement, à la distribution et la consommation des ressources, à la santé, à la justice sociale et à l'accessibilité à l'éducation. Nous pouvons interpréter l'éducation pour le développement comme un manuel de formation pour l'équipage humain de ce grand vaisseau qu'est la Terre. Il nous informe de nos responsabilités individuelles et collectives et nous permet de proposer des solutions qui conscientiseront les citoyens et les communautés pour qu'ils agissent en faveur de la santé de tous. Sans l'éducation pour le développement, nous continuerions à avancer en ligne droite, sans nous demander s'il s'agit de la bonne direction. Grâce à cette éducation, nous avons non seulement découvert la bonne direction, mais aussi la vitesse à laquelle nous devons nous déplacer. Nous avons aussi appris que parfois, il est nécessaire d'utiliser la pédale de frein.

Finalement, l'éducation pour le développement peut nous aider à accepter le fait que nous attendons tous en file pour l'eau du puits et que, pour survivre, nous devons parvenir à vivre de manière équilibrée au sein de notre écosystème. Avec tous ses merveilleux systèmes interreliés, la Terre survivra à toutes nos agressions. Néanmoins, une société instruite sur l'environnement laissera aux futures générations une planète beaucoup plus en santé et riche en biodiversité. Nous avons tous des choix à faire. Nous sommes les gardiens de la clé.

Skid Crease est le fondateur et directeur d'Econexus et de Global Perspectives : the Periwinkle Project. Il a pris sa retraite de l'enseignement et travaille actuellement pour le conseil d'administration de Green Learning Canada. Il est également journaliste, il écrit régulièrement des articles sur des enjeux environnementaux et entretient un site Internet sur l'« éducation pour former une société instruite sur l'environnement » au www.skidcrease.com.

Anthony Labrecque Robillard est étudiant en traduction professionnelle, programme COOP, de l'Université de Sherbrooke. Il a d'abord étudié un an en droit, avant de se tourner vers la traduction. Il a fait un stage chez Lionbridge Canada inc., un cabinet de traduction.

Références bibliographiques

Brown, Lester R. et al.. Worldwatch Institute. State of the World 1995. New York: W.W. Norton & Company, 1995.

Daly, Herman E. Beyond Growth: The Economics of Sustainable Development.

Boston: Beacon Press, 1996.

Henderson, Hazel. "Moving Beyond Economism: New Indicators for Culturally

Specific Sustainable Development," in The Caracas Report on Alternative Development Indicators, Redefining Wealth and Progress: New Ways to Measure Economic, Social, and Environmental Change. New York: Bootstrap Press, 1990.